

## Balade dans le mentir/vrai <sup>(43)</sup>

# Le malaise de Naipaul

Longtemps j'ai cru que l'antipathie que j'éprouvais à l'égard de Naipaul — presque aussi grande que l'aversion que je nourrissais pour Ouettar, sauf que pour ce dernier les raisons étaient évidentes, et que j'ose à peine imaginer ce qui serait arrivé s'il avait eu le prix Nobel — était due à un ressentiment personnel. Un ressentiment, non pas pour quelque faux-pas ou inélégance dont il aurait été responsable, bien qu'il les collectionnât comme je le découvrerais par la suite, mais à cause d'une méprise que j'aurais moi-même commise. Je vais tâcher de m'expliquer.

C'est un ami de passage à Aix-en-Provence qui, il y a quelques années, m'avait décrit tant et si bien une rencontre avec Naipaul à la belle bibliothèque Mejanas, que j'ai toujours cru y avoir moi-même assisté. Comme quoi, un récit bien mené peut conduire à une tromperie de ce genre, — qui s'appelle une illusion, — sinon à une imposture pure et simple. Je suis tombé de haut le jour où, évoquant Naipaul avec cet ami, et lui rappelant combien nous l'avions trouvé antipathique le jour de sa venue à Aix-en-Provence, mon compère s'exclama :

- Mais, tu n'y étais pas !
- Ah bon ? Je croyais que ...

Devant mon étonnement d'avoir conservé tant de détails sur l'écrivain et la soirée, y compris visuels, et avec une précision qui lui fit rafraîchir et même retoquer son propre souvenir, mon ami rétorqua qu'il était fier d'avoir narré cette histoire et de m'avoir promené au

point de l'en avoir spolié d'une certaine manière. Donc, il m'était resté une impression de forte antipathie — et de commisération, sans doute — laquelle allait être aggravée par une circonstance inattendue. Devant travailler sur ce genre journalistique que l'on appelle l'interview avec des étudiants qui ont l'ingénuité de me confier leur avenir, je cherchais un texte à étudier. Le hasard mit sous mes yeux un article fabuleux d'un journaliste du *Guardian* qui avait entrepris d'aller interviewer Naipaul en 1994. Je dis fabuleux, parce qu'en fait, l'homme de presse racontait avec talent pourquoi il avait raté son interview avec l'écrivain.

C'était à la fois un making-off et un portrait cruel de celui qu'on appelle tour à tour le « prophète irascible », le « snob public », « le salaud magnifique », « l'effroyable Naipaul », j'en passe et des meilleures. Il disait qu'il était parti bardé de préventions à son égard, et qu'une fois arrivé chez lui, Naipaul avait poussé l'hostilité non seulement jusqu'à ne pas répondre à ses questions mais aussi à le ridiculiser. Le journaliste racontait comment Naipaul l'avait reçu dans son appartement londonien, le scrutant et le corrigeant « avec mépris une heure durant ». Le vieil écrivain grincheux reprochait au jeune journaliste, pourtant bien disposé à son égard, d'ignorer tout de son lieu de naissance, l'île de Trinidad, et d'avoir « une sentimentalité progressiste caractéristique ».

J'avoue à ma grande honte que,

hormis quelques textes épars, je n'avais jamais rien lu de substantiel de lui. Si bien qu'à partir de ces préjugés, non seulement, je trouvais ce personnage que je n'avais jamais vu, antipathique, mais en plus, je considérais cet écrivain inintéressant. Il se prend pour qui, lui, là ?

Pour aggraver le tout, j'avais accumulé un nombre considérable d'articles de presse anglais et américains sur le personnage, frisant l'exécration qu'il s'était taillée dans le monde de la littérature. Egocentrique, méprisant, humiliant ceux qui ne reconnaissaient pas son génie, honteux de ses origines, bref, un type infréquentable ! Mais un homme aussi mal fagoté moralement est-il forcément un mauvais écrivain ?

Pas capable de répondre.

Et voilà, qu'un petit livre de moins de 90 pages, lu d'un trait entre deux gares, vint éclairer d'une autre lumière Naipaul. Le titre en est : « Comment je suis devenu écrivain. » C'est la tonalité interrogative — et sincère — de ce propos, dans le sens existentiel, qui me le rendit attachant. Et puis cette phrase continue de résonner en moi : « Chez moi, néanmoins, l'ambition d'être écrivain fut longtemps une sorte d'imposture. »

Mais davantage que la conscience de l'égarement, il y a encore l'expression de cette autre parenté applicable à tous les écrivains colonisés, fascinés par la culture du colonisateur comme le phalène par la lumière. Il dit : « Je désirais être écrivain. Mais le désir s'ac-



Par Arezki Metref  
arezkimetref@free.fr

compagnait de la conscience que la littérature qui me l'avait inspiré venait d'un autre monde très éloigné du nôtre. »

Cette aliénation, bien disséquée par Frantz Fanon, commune à des générations entières d'intellectuels et d'artistes nés de contextes coloniaux frappant consciemment ou inconsciemment à la porte de l'explorateur, Naipaul la traduit en excès dans le comportement personnel qui a fini par lui faire une réputation d'homme insupportable.

Mais derrière son malaise, il y a quelque chose de plus profond : le malaise d'habiter la culture de l'ancien maître et de vouloir, à travers ses codes et représentations, et même sa langue, rendre audible et visible, la sienne de culture, dominée, inaudible, invisible ou, quand elle ne l'est pas, folklorisée.

A. M.

### POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com  
@hakimlaalam



## Comment vendre le produit Anouar Haddam en 2015 !

A l'issue de leur tête-à-tête, Abdekka et Béji Caïd Essebsi ont pris une décision forte : créer un front commun algéro-tunisien pour combattre la ...

CAF !

C'est l'exercice en vogue en ce moment ! Nous vendre Anouar Haddam comme « repenté », voire même relifté citoyen bon chic bon genre, et souhaitant bénéficier des dispositions de la loi sur la « repentance et la réinsertion » des tanguos. Comment faire pour retravailler le package Haddam ? Le reconditionner pour le rendre attractif, comme le ferait vulgairement le service « reconditionnement » de la Fnac ou de Darty. D'abord, toujours commencer par nous rappeler en bio-express que cet homme est un universitaire émérite. Technique jumelle de celle adoptée par Rachad pour vendre son « docteur » suisse, Mourad Dhina. Comment les éradicateurs d'Alger, vassaux des généraux, incultes notoires, peuvent-ils s'attaquer ainsi à des hommes de science brillants ? Cette escroquerie intellectuelle a marché durant la décennie de mystification de l'Occident. Hélas, ça marche beaucoup moins depuis que les « grands esprits » du terrorisme ont eu la géniale idée d'envoyer deux avions contre les tours jumelles de New York et un troisième sur le toit du Pentagone. Allah ghaleb, les cerveaux Verts ! Fallait penser aux dommages collatéraux énormes qu'induisait cet acte

héroïque contre l'Amérique. Passons à la seconde étape du reliftage et du reconditionnement du produit Haddam. Sur tous les toits du monde, et depuis quelques jours à peine, sur les toits de l'Algérie et sur ses balcons électroniques aussi, on nous martèle cette assertion ridicule du bonhomme : je n'ai pas de sang sur les mains ! Merde, alors ! C'est un peu court pour un cerveau brillant comme le sien ! Eh oui ! Je te rappelle Einstein que l'apologie du terrorisme a été criminalisée depuis quelque temps déjà. Et applaudir à un attentat, c'est de l'apologie selon la définition la plus scientifique qui soit. Dernière touche de cette grande et généreuse campagne de maquillage du produit Haddam : nous assurer qu'il veut rentrer de son plein gré consentant et plus si affinités. J'ai juste une petite remarque, ou plus exactement une suggestion toute gentille à soumettre le plus poliment possible : si Haddam rentre effectivement en Algérie, et s'il bénéficie, comme semblent le revendiquer ces vendeurs-promoteurs patentés de la loi d'amnistie, alors autant nous demander à nous tous, sans distinction, d'aller pisser sur les tombes des victimes de l'attentat du boulevard Amirouche. Là au moins, les choses seront claires. Faut assumer la vente, mais aussi le service après-vente, bande de camelots ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.